

"DODO, L'ENFANT, DO."

(Berceuse pour les enfants petits et grands)

I.

Citoyens d'un pays libre,  
Pour maintenir l'équilibre  
Dans notre gouvernement,  
N'essayons aucunement  
De protester, de nous battre,  
De faire le diable à quatre :  
Endormons les mécontents  
Et leurs mécontentements :

Dodo, l'enfant, do,  
L'enfant dormira tantôt.

II.

"Renversons le ministère,  
"Et remuons ciel et terre!"  
Dit un adversaire ardent,  
"J'ai contre eux tous une dent,  
"Contre tous ces fiers ministres  
"Qu'un journal appelle : *caïstes*."  
De tant de bruit sort souvent  
Du vent et rien que du vent :

Dodo, l'enfant, do,  
L'enfant dormira tantôt.

III.

On nous annonce un programme  
Pour le salut de votre âme,  
Cher lecteur, et pour le mien,  
Soit pour notre plus grand bien...  
[Mais au lecteur bienveillant,  
Avec mainte parabole,  
Pourquoi vanter ce bébé  
Qu'aux *hustings* on a tué?]

Dodo, l'enfant, do,  
L'enfant dormira tantôt.

IV.

Un quidam plein d'espérance,  
Pousse un cri de délivrance :  
Monsieur est républicain  
Et veut être Américain.  
En France, la République,  
Aux cris de la vieille Clique,  
Cause de sanglants dégâts...!  
Du sang! moi, je n'en veux pas!

Dodo, l'enfant, do,  
L'enfant dormira tantôt.

V.

Gardons la foi de nos pères  
Et les avis de nos mères,  
Vieilles institutions  
Et saines traditions.  
Doctrines par trop farouches,  
Novateurs aux regards louches,  
Mieux vaut notre petit train  
Et, pour vous, notre refrain :

Dodo, l'enfant, do,  
L'enfant dormira tantôt.

E. B. DE ST. AUBIN.

JEUNE LORETTE, QUÉBEC, 15 août, 1871.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

La situation se tend de jour en jour ; la nouvelle crise prévue depuis longtemps approche avec toutes ses horreurs. La dépêche du 16 qui nous annonçait ces tristes choses, était ainsi conçue :

"Une dépêche spéciale reçue de Paris, mande que la ville est très-excitée. Des pelotons de personnes s'assemblent et discutent la prolongation de la charge de Thiers et le rétablissement de l'empire.

"Hier, c'était la fête de Napoléon, et plusieurs partisans de l'empire sont venus dans la ville et se sont montrés sur les places publiques. Plusieurs rumeurs circulent que les bonapartistes incitent les militaires et les masses à s'élever contre le gouvernement actuel.

"L'ancienne armée, comprenant les prisonniers de retour de l'Allemagne, montrent des signes de mécontentement. Les officiers et les soldats sont jaloux de la nouvelle armée formée par Gambetta et se plaignent que leur avancement a été retardé par la nouvelle organisation. On dit tout bas que l'armée, au moins les anciennes troupes impériales, se révolteront contre le gouvernement de Versailles, déclareront le Maréchal McMahon Régent, et demanderont l'Empire.

"On croit aussi que les Orléanistes complotent un coup d'Etat, à cause de la proposition de faire Thiers président permanent de la République. Les adhérents au comte de Paris, qui composent une grande partie de la Droite de l'Assemblée Nationale, craignent et opposent le rétablissement du gouvernement monarchique.

"Thiers se tient tout à fait isolé. Il n'a pas d'amis. Il est détesté des républicains pour sa politique conservatrice et son incertitude au sujet de la république ; il est aussi détesté des impérialistes et des royalistes parce qu'il favorise les républicains.

"Une crise se prépare, mais il est impossible de dire ce qui en résultera."

Une correspondance de M. Amédée Achard, explique clairement la cause des nouvelles difficultés qui menacent la France.

"On sait qu'il y a eu pendant cette horrible guerre de 70-71, dont la France est sortie mutilée, deux armées ; la vieille armée qui a combattu à Reischoffen et à Gravelotte, l'armée de Metz et de Sedan, puis l'armée nouvelle qui s'est formée derrière la Loire et qui a combattu autour d'Orléans et du Mans.

"Pendant la dictature de M. Gambetta, de nombreuses promotions ont été faites qui encombrèrent aujourd'hui les cadres, et à cet inconvénient ajoutent celui de faire perdre toute chance d'avancement aux officiers de l'armée prisonnière qui a

trouvé tous les emplois occupés, à son retour de la terre d'Allemagne.

"De là une rivalité profonde, constante, presque irritée qui tend, si on n'y porte un remède efficace et prompt, à creuser un fossé entre les deux armées.

"Une proposition a été faite de porter le conflit devant une commission d'officiers généraux pris au sein des deux armées, et présidée par le maréchal McMahon, dont on connaît l'esprit équitable et le caractère élevé. Et déjà on présente à la Chambre un projet de décret qui annule les nominations faites par la délégation de Tours et de Bordeaux.

"Deux généraux, qui ont eu leurs jours de gloire durant la fatale campagne de 1870, le général Chanzy et le général Faidherbe, l'un dans l'Ouest, l'autre dans le Nord, se sont rangés autour de M. Gambetta pour défendre énergiquement les droits de l'armée de la Loire. Un troisième général, le général Billot, marche avec eux. D'autres, qu'on désigne confusément, viendront peut-être à la rescousse. Ce n'est pas encore une scission, mais c'est un conflit qui commence.

"N'a-t-on pas entendu déjà des esprits inquiets, pareils aux oiseaux qui de loin prévoient les tempêtes, prononcer tout bas le mot terrible, le mot espagnol de *pronunciamiento*? Nous en sommes loin, grand Dieu! mais il est utile, il est nécessaire qu'une loi sage, qui ménage les droits de tous dans de justes proportions, dissipe ce nuage.

"La question ne peut pas tarder à être portée à la tribune, et trop de passions animent encore les esprits pour qu'on ne cherche pas avec persévérance et activité un moyen de résoudre la plus redoutable, celle qui les domine toutes.

"L'armée ébranlée, l'armée scindée en deux, la société elle-même n'est-elle pas en péril?"

IRLANDE

On mande de Dublin qu'une députation française pour remercier l'Irlande des secours accordés aux blessés pendant la guerre, est allée à Dublin. La députation a été reçue par les autorités municipales ayant à leur tête le maire, au milieu d'un immense concours de spectateurs. Les rues par où passèrent la députation et son escorte étaient garnies de chaque côté d'une foule de peuple. La circulation était obstruée.

Les corps de musique de la ville vêtus de vert, suivaient la procession en jouant les airs nationaux américains, irlandais et français, ainsi que des morceaux féniens. La police n'est pas intervenue. La députation s'est rendue à l'hôtel Shelborne et est parue au balcon saluée par les cris des spectateurs.

M. Martin, membre du parlement, a adressé la parole à la foule. Il a éloquentement fait allusion aux nombreux liens de sympathie qui unissent le peuple français et le peuple irlandais. En terminant, il a proposé trois hourrahs pour la France. La foule répondit à sa demande avec enthousiasme.

Un fils du général MacMahon est aussi arrivé. Il a été salué par les cris des milliers de spectateurs. Sa réception par les autorités et le peuple de cette ville a été digne d'un roi. Les maisons ont été illuminées le soir ; il règne un immense enthousiasme.

ÉTATS-UNIS.

Coup hardi à Sing-Sing.

Une affaire des plus étranges a eu lieu à la prison de Sing-Sing, près de New-York.

A midi moins un quart, un remorqueur trainant un bateau d'équipe à la remorque, a été aperçu s'approchant à toute vapeur du quai de la prison.

La sentinelle avertit le pilote de se tenir au large, et ce dernier parut remarquer cet avertissement ; cependant, le remorqueur continua de s'avancer vers le quai.

Tout-à-coup, douze forçats comprenant ce manège, s'élançèrent du lieu où ils travaillaient, sautèrent à bord du bateau d'équipe, coururent tête-à-tête vers le remorqueur, et entrèrent dans la chambre de la machine, d'où ils délogèrent le mécanicien, tandis que l'un d'eux s'élançait dans la chambre du pilote et prenait la direction du remorqueur.

Le remorqueur fut dirigé sur la rive Ouest. L'alarme fut donnée aussitôt que possible et la garde régulière de la prison s'élança vers la jetée.

Les gardes couchèrent en joue le forçat qui conduisait le bateau et lui crièrent d'arrêter, mais il se déroba à leur vue en se baissant et le bateau continua tranquillement sa course.

M. Childs, surintendant de la prison fit immédiatement préparer un sloop à vapeur à bord duquel s'embarquèrent plusieurs hommes armés.

L'un des bateaux envoyés pour reprendre les forçats gagna sur le remorqueur, alors les douze échappés sautèrent dans de petites embarcations dans lesquelles se trouvaient des jeunes gens, et faisant force rames vers le rivage, s'enfuirent dans les montagnes.

L'un des forçats qui était dans une embarcation avec un enfant, se voyant pressé de trop près, saisit l'enfant et le plaça devant lui pour empêcher la garde de tirer. La garde tira, non sur le forçat, mais seulement pour l'effrayer et pour qu'il se rendit. Au lieu de se rendre, il continua à ramer vers le rivage où il rejoignit ses compagnons.

## RAPATRIEMENT DES PRISONNIERS FRANÇAIS.

Cette fois-ci la flotte française a bien franchi l'embouchure de l'Elbe, mais son rôle n'est plus le même. Nous pensions la voir au début de la guerre, menaçante et portant un corps de débarquement sur les côtes. Tandis que, aujourd'hui, le pauvre drapeau tricolore flotte pacifiquement au souffle de la brise, et dit à ces malheureux soldats groupés sur la plage : "Oui mes enfants, je suis là, je suis votre vrai drapeau, et je vous ramène dans votre patrie." S'il m'était permis de leur faire une harangue à ces braves qui ont tant souffert, je leur dirais à mon tour : "Rentrez dans votre patrie, mais rentrez-y tels que je vous ai connus, disciplinés et confiants dans votre force et votre supériorité.—Vous souvenez-vous du 28 octobre ? jour à jamais néfaste dans l'histoire ! quand sous un brouillard épais que Dieu vous envoyait pour ne pas voir cette cité aux murailles vierges de brèches, la rage au cœur et les larmes dans les yeux, vous veniez de déposer vos armes aux pieds d'un ennemi que vous aviez cinq fois vaincu à Borny, Rezonville, Gravelotte, Servigny et Ladonchamps, le tombeau de tant de héros ? Vous avez été ce jour-là d'une attitude pleine de dignité et de fierté, vous avez tous serré la main à vos officiers qui toujours en avant, vous montraient la victoire.

"Aujourd'hui vous devez vous grouper encore plus confiants autour d'eux, car eux aussi ont cruellement souffert au moral dans leur captivité, et ils ont puisé dans le malheur et au contact d'un peuple qui a le saint respect des lois et de l'obéissance, la conviction profonde que pour rester grande nation, il faut avoir la foi du passé et reprendre par l'étude et le travail cet as-

pendant moral de l'officier sur le soldat, qui fait la force des armées.

"Pactiser avec la débauche et des théories subversives qui sont votre perte, c'est oublier vos devoirs de vrai citoyen français ; car après avoir quitté l'armée, vous retourneriez dans vos campagnes, aider de vos bras l'agriculture, élever vos enfants dans le sentiment du devoir ; vous leur montrerez les débris de vos vieux uniformes troués de balles, et roidis par les murailles froides des forteresses, et à la vue de ces nobles hailons leurs cœurs s'enflammeront et vous en ferez des soldats."

Cette harangue est l'expression de la pensée de tous les officiers qui, après des journées plus ou moins malheureuses, ont passé quelques mois en Allemagne. L'opinion publique les a quelquefois attaqués, en disant l'armée amollie et démoralisée, n'en croyez rien, elle eût été victorieuse, vous auriez trouvé cet entraînement un peu débâillé, du meilleur jour. Mais ils ne sont pas responsables du mauvais sort des armes, ou d'un plan de campagne ineptement conçu, ils ont tenu des heures entières contre des forces souvent quintuples, que peut donc faire le courage contre un pareil torrent ? faiblir, non, mais mourir comme ils ont su mourir en vrais Français qu'ils sont.

La cheminée du transport vomit la noire fumée, les voiles se gonflent, un hurra retentit : adieu terre d'exil et au revoir !

L. DE NABAT.

## INCENDIE DU GRENIER D'ABONDANCE.

C'est là qu'on entassait les céréales qui, dans les mauvaises années, devaient servir à donner du pain à ceux qui n'auraient pas assez d'argent pour le payer cher. C'était là la caisse d'épargne alimentaire où les pauvres devaient puiser en temps de disette.

La Commune qui prenait un si grand soin de prôner ses vertus démocratiques et qui ne jurait que par son amour du peuple, la Commune n'a pas craint de désigner le Grenier d'abondance à la torche des incendiaires.

C'est peut-être le pain de l'hiver prochain qu'on brûlait.

Qu'importait au proconsul Delescluze, à ce stratège du pétrole, qui s'était fait de l'incendie un moyen de retraite pour ses troupes ?

Mais pour empêcher l'armée française de prendre Paris, il aurait fallu brûler Paris tout entier. Il est vrai que le temps a manqué aux pétroleurs et qu'il ne faisait pas de vent.

L'incendie du Grenier d'abondance a été allumé pour protéger la retraite des insurgés qui, ne pouvant plus tenir à la Bastille, ont voulu mettre entre eux et les colonnes françaises, une muraille de feu.

Peu s'en est fallu que du grenier de Réserve l'incendie ne gagnât la bibliothèque de l' Arsenal.

C'est bien assez d'avoir à déplorer la perte de la bibliothèque du Louvre.

## LES PONTONS DE BREST.

Les prisonniers partent de Paris dans des wagons de marchandises disposés pour les recevoir, c'est-à-dire pourvus de bancs de bois cloués en travers. Le voyage s'effectue d'une seule traite, et arrivé à la gare de Brest, le train est aiguillé sur une voie qui communique au port d'embarquement et presque en vue des barques de transport.

A cet endroit on fait descendre les prisonniers. Mais là viennent se répéter à chaque arrivage à peu près les mêmes scènes.

Les wagons hermétiquement fermés et le peu de place alloué à chaque homme font que la plupart, en descendant tombent engourdis par ce long trajet passé ainsi, et ne pouvant se mettre en route qu'après avoir rendu l'élasticité à leurs membres roidis.

Ils sont escortés jusqu'aux barques par les gardiens de la paix et là remis à l'autorité maritime.

Rien de plus pittoresque que ce petit coin de port avec son bateau-caserne à droite, sur le devant la jetée où viennent s'amarrer les canots des officiers de marine, comme fond le fort ; puis cette longue file d'hommes, habillés de toutes façons, arrivant par la gauche et s'entassant dans les barques qui doivent les conduire à bord de leurs prisons. C'est tout un décor.

Le second dessin est une partie de l'entrepont (arrière), où couchent les matelots. Cette partie n'est séparée de l'endroit où se tiennent les prisonniers, lorsqu'ils ne sont pas sur le pont, que par une cloison en planches avec portes.

A chacune de ces portes un judas percé de trous permet de surveiller les prisonniers, et un fonctionnaire d'infanterie de marine garde l'entrée.

Deux fortes pièces, chargées à mitraille, placées à chaque porte, semblent, chaque fois que cette dernière s'ouvre, de leurs gueules noires, dire aux prisonniers : Nous sommes là ! Et toujours un matelot de garde veille, prêt à faire feu au premier signal de rébellion.

L'arrière du pont est, comme l'entre-pont, séparé de ce promenoir par une cloison et disposé pour la garde des prisonniers.

Comme en bas aussi, les deux pièces de canons veillent toutes chargées et toutes prêtes. Mon troisième sujet vous donne cette partie du pont.

Des marchands de la ville ont obtenu l'autorisation de venir, chaque matin, apporter des fruits, de la salade et différents rafraîchissants du même genre ; la seule boisson permise à la vente est la limonade.

Ces vendeurs se placent à droite sur le pont, et les prisonniers qui ont de l'argent peuvent, deux par deux seulement, venir se procurer de ces douceurs. Aussitôt que les deux acheteurs en fonction ont terminé leur marché, ils rentrent se mêler à leurs camarades, les deux suivants les remplacent, et ainsi de suite.

Le quatrième croquis se passe de l'autre côté de la cloison de l'entre-pont que je vous ai donné dans mon second dessin.

C'est là où se tiennent et où couchent les prisonniers.

Comme ils sont trop nombreux pour que chacun ait son hamac, il n'y en a qu'un pour deux ; chacun des deux hommes, possesseurs de ce lit, couche alternativement une nuit en hamac et l'autre dessous, par terre.

Mon dessin vous les montre disposés pour passer la nuit. Tout le monde doit être couché à huit heures et levé à six.

Aussitôt le réveil, les hamacs sont roulés et serrés, et les hommes désignés par leur tour pour la corvée de nettoyage commencent immédiatement.—(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

On parlait d'une dame bavarde et conséquemment fort indiscrète ; son amie la défendait :

—Je vous assure que vous vous trompez, dit-elle ; elle est bien un peu étourdie, mais tout ce qui lui entre par un oreille ressort...

—Par la bouche, interrompit quelqu'un.